

rice populaire; mais ce n'est, et ce ne doit être qu'un entraînement de l'esprit, qu'une gymnastique du savoir. Si l'on faisait de cet entraînement et de cette gymnastique le but suprême, le terme final de l'Education du peuple; si, en un mot, on substituait le moyen à la fin, dans cette haute mission sociale, qu'arriverait-on à produire?—Eh! tout simplement—la stricte logique l'indique—un peuple de gymnastes de l'intelligence, une société de paillasses de l'esprit. Aussi, n'est-ce pas sous ce point de vue qu'il faut envisager l'ignorance du peuple. Cette vraie ignorance consiste à ne savoir plus penser, à ne savoir plus juger; surtout, à ne savoir plus se dévouer—Le dévouement n'est pas autre chose que l'incarnation du cœur dans la pensée.—Et c'est précisément cette perte de savoir, cette déshabitude progressive, cette stérilisation envahissante qui constituent le grand mal du peuple canadien.

Du milieu des villes jusqu'au fond des campagnes, et à tous les degrés de l'échelle nationale, ce mal se manifeste avec les phénomènes symptomatiques spéciaux au rôle particulier de chacun de ces membres du corps social.

Parmi les classes dites *non lettrées*, c'est non seulement un désintéressement d'apprendre quoi que ce soit, mais, plus tristement encore, un refus de se rendre seulement compte à soi-même de ce qu'on croit, de ce qu'on admet, et de ce qu'on pratique fidèlement. Oui, fidèlement, car dans cette classe du peuple canadien la fidélité est grande, très-grande; mais, par le refus signalé elle devient *routine*, et la routine, c'est la rouille de la conscience.

Dans les classes moyennes, pour ne pas dire les classes *médiocres*, ce même désintéressement malsain et ce même refus délétère s'accroissent en *Egoïsme*; et ce mot en dit assez, à lui tout seul, en fait de nuisance et de perversité, pour insister davantage sur son compte.

Enfin, parmi les classes plus élevées, cet égoïsme atteint des proportions d'envahissement et de malignité, en raison directe de la propre élévation de ces classes et des individualités qui les composent. Ceci est encore de la simple et vulgaire logique sociale; mais c'est toujours le même principe rongeur, épuisant et contagieux le désapprendre à penser, le désapprendre à juger; et, comme coefficient de cette dilatation meurtrière, le désapprendre à se dévouer. Voilà ce que nous appelons l'ignorance du peuple. Le non-savoir lire et écrire, et même chiffrer, et même *littérer* n'est pas du tout, comme on le voit, une des racines de ce polype national.

Nous n'avons nulle intention de rechercher ici l'origine d'un si grand mal. Elle existe pourtant, car tout effet a une cause, et tout fait existant découle d'une raison d'être. Les causes et les raisons de cet état morbide doivent être multiples, car le vice est général. De ces causes, il en est certainement une qui domine les autres et qui peut-être les a toutes engendrées, mais cette cause, nous ne voulons seulement pas l'indiquer du doigt dans cet écrit. Ce serait tout une entreprise.—Toutes les *Comédies Infernales* n'ont pas encore vu le jour. Nous nous bornons donc à dire ici que plus ou moins toute autorité du pays a sa part de responsabilité dans le mal; et nous disons à dessein toute autorité; car ce mal est de son essence une plaie d'autorité; ainsi donc, de puis l'autorité religieuse jusqu'à l'autorité policière; depuis l'autorité du Législateur et du chef du Cabinet, jusqu'à l'autorité du commis de banque et du petit marchand; depuis l'autorité de la femme, jusqu'à l'autorité du mendiant de la rue.

Et maintenant que nous avons dit toutes ces choses, en toute simplicité de conscience et d'intention, n'ayant absolument en l'esprit d'autre objectif de nos dires que cette antique et sincère maxime: *Placere optassem, prodesset malui*, trouverait-on que nous nous sommes de beaucoup écarté de notre sujet et que cette morale n'est pas une réelle conclusion des *Observations critiques* que nous avons cru pouvoir aborder sur les idées militaires du Colonel d'Orsonnens?—Nous ne pensons pas être réellement coupable d'écart, ayant parlé comme nous venons de le faire; mais, pour plus de clarté, voici l'enchaînement de cette conclusion:

Cette ignorance du peuple canadien existant, l'Armée, ou plutôt le service militaire, tel que le comprend si hautement et si purement le colonel-réformateur, étant une Ecole supérieure de cette grande science du dévouement et de la pratique populaire de toute instruction générale, réclamer l'institution de cette armée en Canada, dans son principe et dans sa vérité, quels qu'en puissent être d'ailleurs les agencements matériels et techniques; bref, doter le Canada de cet élément des bons réveils de l'âme, de résurrection morale et de patriotisme vitalité, ce serait, en toute vérité, un précieux spécifique pour la guérison de son mal d'ignorance; ce serait un grand bienfait social; ce serait, pour le pays tout entier, sinon l'unique, au moins une très-puissante et

très-vivace ramification de son salut d'aujourd'hui et de ses grandeurs de demain.

La philosophie de cette expression toute militaire: "SERVIR," qui a le beau privilège de s'appliquer indistinctement à toute l'échelle hiérarchique des armes, depuis le premier jusqu'au dernier échelon, est, sans conteste, une philosophie large et profonde; et nous couronnerons notre conclusion en disant que dans tout l'ensemble de ses *Considérations militaires*, le Colonel d'Orsonnens s'est montré philosophe de la philosophie de ce mot.

X.

Il y a encore le mot de la fin; et c'est le Colonel d'Orsonnens qui nous le donne. Il est, en effet, contenu dans la tout à fait dernière phrase de son livre: "Toutes les idées honnêtes ont le droit de faire leur chemin et de se recruter des adhérents."

Ce mot est le mot: *Honnête*. Remarquez un peu, effectivement, que si le Colonel avait laissé ce mot de côté et s'il eût dit: "Toutes les idées ont le droit de faire leur chemin et de se recruter des adhérents;" c'eût été tout de suite une proposition très-grave, très-dangereuse, très-repréhensible même, dans sa généralité, dans son indiscipline, dans son libéralisme. Quelle est, en effet, la théorie subversive et l'utopie anti-sociale qui n'aurait pas pu s'en servir? Au contraire, la restriction apportée à l'idée par le mot *honnête* produit l'ordre dans cette définition; elle est, dans l'énoncé, la vertu de discipline et lui donne un véritable cachet de saine et sûre doctrine. Il y a des mots qui en disent long.

Henri V, dans un des plus patriotiques documents que laissera impérieusement à l'histoire, quoiqu'il puisse arriver, son long, patient et sublime exil, écrivait ces mots comme couronnement du plus merveilleux des programmes politiques qui aient jamais été offerts à une nation: "Et au dessus de tout cela, une grande chose! l'honnêteté! l'honnêteté qui n'est pas moins une obligation dans la vie publique que dans la vie privée; l'honnêteté, qui fait la valeur morale des Etats "comme des particuliers" (Au Vicomte de St. Priest, 9 Décembre 1866.)

Pour un Officier, dont les ancêtres se sont toujours honorés de servir sous les Bourbons, rien ne pouvait plus dignement clôturer des *Considérations de service* que la rencontre de ce mot sauveur entre son œuvre et les œuvres du Roi de France.

XI.

Au début de ces *Observations critiques*, nous n'avions nullement l'intention de leur donner le développement qu'elles se sont trouvé prendre. Mais il s'est effectué, pour ainsi dire, tout seul, et nous ne pouvons qu'en rendre responsable l'ouvrage lui-même; c'est là encore une expression essentiellement militaire—à la fois si large et si pleine dans sa concision, que nous nous sommes borné à observer, en toute humilité comme en toute franchise.

Quoi qu'il en soit, nous mettrons toutes ces longueurs, pour en faire l'épigraphe de leur mise en brochure, sous la tutelle de cette très-juste, très-fortifiante et très-philosophique maxime d'un vieil auteur français:

"POINT N'EST OCCUPATION PLAISANTE COMME LA MILITAIRE.—
"QUI SERAIT FAIT A PORTER VALEUREUSEMENT LES ACCIDENTS
"DE LA VIE COMMUNE N'AURAIT POINT A GROSSIR SON COURAGE
"POUR SE RENDRE GEN-D-ARME.—VIVERE, MI SICILI MILI-
"TARE EST."

PAUL DE MALIJAY,
Des Zouaves Pontificaux,
Ancien officier d'ordonnance de S. Exc. le Général Kanzler,
Ministre des Armes de Sa Sainteté.

Montréal, en Canada, ce 31 mars 1874.

LA VENGEANCE HURONNE

LÉGENDE

I

Nous sommes sur les bords du Saguenay sauvage.
Il est nuit. Caressant le sable du rivage
Des baisers de son flot, le grand fleuve s'endort,
Et le vent parfumé des solitudes vierges,
Soufflant légèrement dans les boulevards des berges,
Chante comme une harpe d'or.

Comme un globe d'argent, comme un ballon d'opale,
La lune à l'horizon verse son reflet pâle
Sur la mousse de bois, dans les nids des oiseaux,
Et, comme pour lui faire un cortège de reine,
Chaque étoile, allumant sa torche aérienne,
Mire ses lueurs dans les eaux.

Nuls bruits dans la forêt ne troublent le silence
Des arbres assoupis dont l'ombre se balance
Dans les plis lumineux du courant argenté;
Soul, d'instant en instant, un cri de bête fauve,
Ou le chant d'une grive, ou le vol d'une mauve
Fait tressaillir l'immensité.

II

Mais quelle est cette forme indéfinie et vague

Qu'on aperçoit là-bas, sur l'azur de la vague?...
Elle avance..... on dirait un canot indien....
Et c'en est un aussi, que la nuit environne:
Il porte deux amants, une jeune Huronne
Avec un trappeur canadien.

Où vont-ils donc? Fuyant le wigwam de son père
Maudissant les enfants de la race étrangère
Qui chasse dans ses bois, la belle Sidéra
A suivi son Louis, l'objet de tous ses rêves....
Et tous deux vont cherchant sans relâche et sans trêve
Un prêtre qui les bénira.

Nonchalamment couchée au fond de la pirogue,
L'indienne sommeille, et, chantant son églogue,
L'onde amoureux la berce sur son sein;
Et la brise de mai, rafraîchissante haleine,
Joue avec ses cheveux dont les tresses d'ébène
Trempe dans l'eau comme à dessein.

Poussé par l'aviron de l'homme au blond visage,
Derrière lui laissant à peine un blanc sillage,
Comme un vol de pluvier l'esquif de bouleau fuit;
Cependant tout à coup il a changé de route....
Il s'approche du bord d'où tombent goutte à goutte
Les blanches perles de la nuit.

Ils abordent enfin sur des mousses fleuries,
Amassant du bois mort et des feuilles détreintes,
Au pied d'un orme immense ils allument un feu;
Et sur un lit formé de soyeuses fourrures,
Ils se couchent tous deux, mêlant leurs chevelures
Sous l'œil limpide du ciel bleu.

III

Oh! quel duo charmant caché par les bois sombres!
Le brasier, projetant sur les rameaux leurs ombres,
Leur donnait un éclat féerique et surhumain.
Ils se parlaient tout bas, d'une voix argentine,
Et parfois un soupir soulevait leur poitrine
Et leur faisait serrer la main!

Quelquefois ils avaient des moments de folie....
Et l'enfant des forêts, étalant l'ironie
Du petit mocassin chaussant son pied mignon,
S'éclatait en voyant l'étrange silhouette
Des souliers de Louis qui tout près se reflète
Sur le velours vert du gazon.

Puis, aussitôt après, ils devenaient moroses;
Car ensemble ils songeaient que toujours sous les roses
Il est des aiguillons qui peuvent nous blesser,
Que souvent le serpent parmi les fleurs se vautre....
Alors ils se pressaient dans les bras l'un de l'autre,
Et se navraient dans un baiser.

IV

Abîmés qu'ils étaient sous le poids de leurs songes
Berçant leurs cœurs si purs de leurs roses mensonges,
Ils avaient oublié le brasier presque éteint.
Le chasseur se leva pour ranimer la cendre:
Comme il allait s'asseoir il crut alors entendre
Le bruit d'un pas dans le lointain.

Dans sa veine un frisson jeta son froid de glace.
Mais, pour mieux s'enquérir, il déserta sa place.
Fit quelques pas... mais tout dormait dans la noirceur.
—"Tu deviens fou, lui dit la fille des savanes,
"C'est le vent secouant les branches des platanes
"Qui vient de te donner la peur!"

Louis hocha la tête et s'assit auprès d'elle,
L'esprit tout obsédé d'une frayeur mortelle,
Le front brûlant, et l'œil scrutateur et distrait.
Soudain un nouveau bruit a rompu le silence....
Et puis tout près un coup de feu sinistre, immense,
Réveille en sursaut la forêt.

En l'entendant, tous deux s'élançant vers la plage;
Mais ils cherchent en vain à travers le feuillage....
Triste déception! le canot n'est plus là.
Pour la sauver, l'amant prend dans ses bras l'amante,
Comme autrefois Chactas, courant dans la tourmente,
Portait sur son sein Atala.

Ainsi qu'un cerf atteint par la flèche empennée,
Dans sa fuite suivi d'une meute acharnée,
Le coureur des bois va d'un pas mal assuré;
Et, pour ne pas blesser l'éfant évanouie,
Il n'avance qu'avec une peine inouïe
Au travers de l'épais fourré.

Mais ses forces bientôt trahissent son courage.
Laissant tomber la vierge, il se jette à la nage;
Mais comme il va toucher le bord où l'espoir lui
Un second coup de feu fait trembler le rivage:
Au même instant le fleuve, avec un bruit sauvage,
Referme sa vague sur lui.

V

Quand l'Indienne ouvrit sa paupière rougie,
Et qu'elle s'éveilla de cette léthargie
Qui lui cachait encor la mort de son amant,
Comme pour le toucher, étendant sa main brune,
Elle vit un vieillard à ses pieds sur la dune,
Et qui pleurait amèrement.

Se croyant le jouet d'un rêve fantastique,
Elle n'osa parler. Dans sa pose extatique,
On eût dit du sommeil le génie enchanteur;
Mais tout à coup elle a reconnu son vieux père:
Comme l'oiseau tremblant sous l'œil de la vipère,
Elle frissonna de terreur.

Le vieillard, promenant un œil hagard, farouche,
Sur l'enfant malheureuse assise sur sa couche,
Aux tisons alluma l'écorce d'un bouleau;
Puis, s'avançant vers elle, il dit: "Tu vas me suivre!"
Et Sidéra, marchant comme fait la femme ivre,
Le suivit au bord de l'eau.

VI

Là-bas, sur un rocher dont l'orgueilleuse cime,